

instituto de arte contemporânea



15492

Nous sommes heureux d'avoir la chance de montrer l'œuvre gravée de Dorotéo ARNAIZ. Cette exposition présentée par la Galerie Municipale M.T. Douet, à la Bibliothèque Municipale Robert DESNOS, permet la poursuite des échanges fructueux entre la création contemporaine et la population de notre ville.

C'est ainsi que du 5 juin au 21 juillet, Dorotéo ARNAIZ mettra au service des Montreuillois et en premier lieu pour les enfants de notre centre de loisirs, son talent et sa technique pour une initiation à la gravure.

Je ne peux résister à vous citer le poème que VIDAL DE NICOLAS a écrit, inspiré par la suite de gravures « Les Désastres de la Paix » :

LE MARCHEUR DE LA PAIX

Serein
sans peur
il arrive.
Audacieux
d'un pas ferme
il sillonne
la terre tout entière.
Il veut semer la paix
dans cette vallée
aux quatre vents écartelée
refuge de la fraternité.

S'il est naturel que notre Municipalité attache une si grande importance au développement de la culture et qu'elle poursuive les manifestations d'Arts Plastiques, elle n'y parvient que dans des conditions de plus en plus difficiles face à l'abdication grandissante de l'État.

C'est pourquoi nous demandons aux habitants de notre ville d'appuyer tous les efforts de notre municipalité pour préserver et développer les possibilités de notre action culturelle.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont permis la réalisation de cette exposition, et tout particulièrement l'artiste lui-même, ainsi que Michel MELOT et Lucien CURZI qui animeront le débat sur l'Estampe Contemporaine.

Jean-Pierre BRARD
Maire Adjoint
Montreuil - avril 1975

DOROTEO ARNAIZ

Faire dépôt de ses pas dans du sable, empreindre ses doigts dans un morceau d'argile, chacun connaît. Ces actions remontent aux origines de l'homme sur notre terre et aux premières marques conscientes de son passage. Par extension, et pour simplifier, réaliser une gravure, c'est reporter sur un support, ici du papier (mais pas n'importe lequel), à l'aide d'un rouleau de métal manœuvré à la main, un dessin creusé par un outil d'acier sur une plaque de zinc ou de cuivre, puis encrée. Le type de gravures présentées dans cette exposition est le résultat d'une double action : celle de l'outil (burin ou pointe-sèche) conduit et contrôlé par la main; celle de la matière qui oppose une résistance au dessein de l'artiste.

Disons que pour se délasser et aussi pour se mesurer aux contraintes, Dorotéo Arnaiz s'adonne volontiers à cette pratique, versant autre, mais non mineur, de son métier. Or, c'est là vivre car si la gravure est une œuvre dispensatrice de plaisir, conjugée à un moyen de connaissance, elle est aussi une marchandise dont la valeur d'usage et d'échange est manifeste. Discipline sévère, la gravure exige une parfaite maîtrise des techniques et une souple rigueur de la main. Redevenue populaire, la gravure est en soi un vrai multiple tiré de trois à cinquante exemplaires. Au dessus de ce chiffre, la planche en général se dégrade, il y a abus.

Dans ses meilleurs résultats, la gravure vaut une peinture. La liberté qui la fonde chez Arnaiz est à virer au compte de son expérience. En effet, son travail est lié depuis ses vingt ans, époque de son arrivée d'Espagne en France où il a d'abord gagné sa vie comme ouvrier d'une fabrique de céramique, aux milieux au sein desquels il a vécu. Chacune des pièces présentées est dès lors un jalon de son itinéraire humain : géographie emblématique du corps; formes trapézoïdales sur le thème de la mère et de l'enfant. La main épuise vite sa virtuosité. Toute une imagerie, en état permanent de métamorphose se lève, non pas parcourue de nostalgie rêveuse - d'une absence d'action - mais nourrie de l'Espagne et de la France, concrètes.

Dans ce réservoir proposé par les événements, il puise des faits qu'il dégraisse ensuite au filtre de son discret humour, tout juste persillé d'acidité, parfois tendre, toujours mesuré. Par la gravure passe, avec l'idée sous-jacente, une sensibilité affinée - non pas considérée comme une fin en soi - de veloutés où s'accroche le tremblement du temps, de stries en averse où, par contraste, l'humain se love dans sa coquille.

Notons qu'Arnaiz n'a pas l'habitude de fouler longtemps le rivage de ses réussites. Le panorama de ses œuvres en témoigne. Tirages uniques, séries, permutables, tous sont des albums vite enlevés : paysans, masculin et féminin isolés ou en groupes, pots de fleurs, pommes sur une table. Banalité, en somme, des thèmes que les générations poussent devant elles. Il ne s'agit en fait ni d'enquête, ni d'interprétation, mais de transformer, de rendre évident. Arnaiz part souvent d'un accroc auquel nos accoutumances n'accordent plus d'attention. Il effleure alors cette noix de réel du léger rayon de son imagination. Détachée de son apparente logique, la réalité apparaît dans sa signification fantastique. Toutefois, pas de convulsion. Le graphisme est dissonant, l'équilibre n'est jamais pris en défaut. Le praticien prend le pouvoir, un pouvoir investi des fractures, orages, corrosions qui traversent et minent, parfois illuminent nos existences.

Par suite du désir de réinterprétation du passé, Arnaiz est conduit à dévier le sens d'œuvres de maîtres graveurs comme Dürer ou Rembrandt. Hommage à des pairs qui ont su s'élever au-dessus de leur temps, acte d'indépendance indéniable car l'héritage est soumis à évaluation critique. L'originalité d'Arnaiz est de réunir deux constantes : réflexion sans complaisance, presque mathématique de l'esprit nordique, corrigée par la rondeur, la saveur, l'éruption contenue de la latinité.

Chambre de résonance dont se dote tout milieu social, l'artiste amplifie et fouette des désirs anciens des rêves, voire des abandons qui, à l'état conscient ou non, irriguent les couches internes de la communauté en marche. Il ne nie pas l'individu, il le magnifie sans encens. Arnaiz est un vigile, s'il est aussi un travailleur insurgé qui, avec ses moyens, contribue à terrasser les affres de nos sociétés : l'injustice, la médiocrité, l'indifférence.

La gravure n'est pas un « produit » (mot d'épicerie s'il en est) de consommation. Elle est heureusement un instrument qui ne livre pas d'emblée sa signification. Quand la vision qu'elle porte est de vaste amplitude, elle exige un effort. Après, on ne s'en lassera plus.

Lucien Curzi
Paris - avril 1975